

CNU — Groupe de travail ‘Le travail des communistes dans la jeunesse’

Communication n°2 — samedi 26 avril 2008

Camarades membres du groupe de travail,

Rappelons d’abord que le rôle de la commission est de définir les axes essentiels et les méthodes de travail des communistes dans la jeunesse. Or dans les axes proposés par les camarades de la JCML de Lyon, il est surtout traité du « rôle de la jeunesse dans le mouvement de contestation social », bien moins que de la spécificité du travail des communistes dans la jeunesse (prolétarienne). Je reviendrai sur ce point illustrant selon moi une déviation spontanéiste dans la deuxième partie de cette communication qui comprend donc une ébauche de critique des textes qui tiennent lieu de ‘formation externe’ (c’est-à-dire au sein des éléments les plus avancés de la jeunesse prolétarienne) à la JCML de Lyon.

- Dans leur contribution du 24 avril, les camarades de la JCML de Lyon caricaturent et interprètent à leur guise (faussetment) mes propos qu’ils assimilent même à de ‘l’idéalisme’. Voyons ce qu’ils appellent ‘idéalisme’ :

- J’ai affirmé, et je maintiens, qu’il est impossible aux communistes de mener « un véritable travail de masse », ni dans le mouvement ouvrier ni dans la jeunesse sans qu’existe un Parti communiste de type léniniste. Quand je parle de ‘travail de masse’ je n’ai évidemment pas en vue la pratique révisionniste (‘bougiste’ et localiste dans le sens du spontanéisme) du travail de masse (les révisionnistes du P’C’F, les trotskistes, ect., savent également faire de ce type d’agitation au cours de grèves et de manifestations à caractère économique), mais la pratique révolutionnaire, selon laquelle mener un travail de masse, c’est d’abord **avoir les moyens de se faire entendre auprès des larges masses d’exploités**, et donc d’influer sur le cours de la lutte de classe. J’affirme que ceci est impossible au stade actuel d’émiettement idéologique et organisationnel du mouvement se réclamant du marxisme-léninisme. J’affirme donc que la tâche prioritaire (à laquelle **tout** le travail théorique et pratique doit être subordonné) est l’unification politique des marxistes-léninistes au sein d’un tel Parti. Toute pratique qui ne va pas dans ce sens n’est qu’une pâle copie de la pratique de masse des révisionnistes. Et il ne s’agit nullement ‘d’attendre’ passivement qu’existe un tel Parti ! Sa création nécessite l’implication de toutes les énergies. Les camarades de la JCML de Lyon sont-ils en désaccord avec ceci ? Si les révisionnistes du P’C’F ou les trotskistes disent aux étudiants ‘il faut faire la grève une journée’ ; faire la grève deux journées ou même occuper des locaux ne sera pas forcément révolutionnaire : ceci peut très bien se faire sous des mots d’ordres similaires aux réformistes : ce qu’il faut, c’est expliquer pourquoi la bourgeoisie est obligée de mener l’offensive sociale contre les masses populaires, ce qu’il faut, c’est expliquer que dans le cadre de l’impérialisme pourrissant la seule solution est la révolution sociale. Diviserons-nous ainsi la jeunesse ? Certainement : nous aiguiserons ainsi les contradictions sociales et conquèreront les éléments avancés véritablement révolutionnaires.

- Je n’ai pas compté la proportion de mots ou de lettre (70 % ? 50 % ? 30 % ? ... ?) consacrés au constat selon lequel dans son immense majorité la jeunesse, et plus particulièrement la jeunesse prolétarienne est abruti par mille moyens par la bourgeoisie. Prenons les statistiques, ou regardons simplement autour de nous le fléau de l’alcool et des drogues en général (chez les jeunes, mais pas seulement). Pour combien l’alcool, la cigarette, le match de foot, ect., sont-ils les seuls plaisirs ou moments de détente (--- d’évasion du monde réel en fait ---), permettant d’anesthésier les consciences ? N’est-ce pas une réalité tangible ? Est-ce de ‘l’idéalisme’ que de faire ce constat ? Ce le serait si l’on prétendait changer ceci sans transformer les conditions économiques et sociales engendrant ces comportements, mais ce n’est pas mon cas.

- Non, notre propagande parmi la jeunesse prolétarienne ne consiste pas à devenir une nouvelle espèce 'd'auxiliaires de police'. D'abord la JCML de Lyon extrait une partie (l'exemple concret de la délinquance que j'ai mis en avant puisque très en vogue chez les politiciens bourgeois) qu'elle cherche à faire passer pour 'le tout'... Mais 'le tout', c'est de montrer aux éléments avancés de la jeunesse prolétarienne que la seule issue se trouve du côté de la révolution sociale. Quant aux voleurs, c'est-à-dire aux délinquants (membres du lumpenprolétariat), je ne prend guère de risques en affirmant qu'ils seront très rares à rallier le mouvement révolutionnaire, 'à se repentir' comme dit le mail de la JCML de Lyon (tentant de me coller une étiquette de prêcheur illuminé...) ; au contraire c'est dans de tels milieux que la bourgeoisie trouve des alliés contre les partisans de la révolution sociale, car ces individus n'ont en général en vue que leur propre profit personnel, comme n'importe quel bourgeois. Les camarades de la JCML de Lyon pensent-ils le contraire ?

- Me citant de manière tronquée (déformation manifeste de mes propos), les camarades de la JCML de Lyon tentent de me coller une étiquette 'd'idéaliste'. Je dis en effet : « seule la perspective de la révolution sociale fait de vous une personne véritablement active, 'maîtresse' de son destin », mais pour préciser aussitôt : « **(c'est-à-dire autant que les conditions économiques et sociales défavorables de la société bourgeoise le permettent...)** », car point de libération véritable sans que soit réalisée la libération économique. (mais nos critiques 'matérialistes' ont du passer à côté de cette parenthèse...) La faute des camarades de la JCML de Lyon vient de ce qu'ils confondent *éthique communiste* et *morale (petite-)bourgeoise*. Les marxistes-léninistes ont une éthique, mais une éthique dont le fondement est scientifique, c'est l'éthique de la nécessité de l'abolition de l'esclavage salarié. Lénine a d'ailleurs été très clair sur ce point. S'adressant aux jeunes communistes il disait :

« Mais existe-t-il une morale communiste ? Existe-t-il une moralité communiste ? Evidemment oui. On prétend souvent que nous n'avons pas de morale à nous et fort souvent la bourgeoisie nous reproche, à nous autres communistes, de renier toute morale. C'est là une manière de brouiller les idées, de jeter de la poudre aux yeux des ouvriers et des paysans. Dans quel sens nions-nous la morale, nions-nous la moralité ? (...) Nous disons que notre morale est entièrement subordonnée aux intérêts de la lutte de classe du prolétariat. Notre morale dérive des intérêts de la lutte de classe du prolétariat. (...) Quand on nous parle de morale, nous disons : pour le communiste, la morale réside tout entière dans cette discipline solidaire et cohérente et dans cette lutte consciente des masses contre les exploiters. Nous ne croyons pas à la morale éternelle et nous dénonçons le mensonge de tous les contes inventés sur la morale. La morale sert à la société humaine pour s'élever plus haut, pour se débarrasser de l'exploitation du travail. Pour atteindre ce but, il nous faut cette génération de jeunes qui a commencé, dans les conditions d'une lutte disciplinée, acharnée contre la bourgeoisie, à se transformer en hommes conscients. C'est dans cette lutte qu'elle formera de vrais communistes ; c'est à cette lutte qu'elle doit subordonner et rattacher chaque pas qu'elle fait dans ses études, dans son instruction et dans son éducation. » (Lénine, **Les tâches des fédérations de la jeunesse**, Œuvres choisies, Tome II, Edition numérique, pp. 387-389.)

La fait de vouloir faire « vivre leurs rêves » (d'une société socialiste débarrassée de l'exploitation) aux masses exploitées semble déplaire aux camarades de la JCML de Lyon, mais n'est-ce pas de ce type de rêves (ne détournant pas l'action dans une mauvaise direction, mais renforçant au contraire la détermination et l'énergie combattive des militants) dont Lénine parlait quand il disait :

« Des rêves de cette sorte, il y en a malheureusement trop peu dans notre mouvement. » (Lénine, *Que faire ?*, Œuvres choisies, Tome I, Edition numérique, p. 134.)

Lénine était-il idéaliste ? Ou bien les camarades de la JCML de Lyon se sentent-ils incapables d'insuffler (scientifiquement) de tels rêves au sein des éléments d'avant-garde de la jeunesse prolétarienne ?

- Ce qu'est véritablement l'idéalisme...

Dans leurs relations avec les autres JCML, les camarades de la JCML de Lyon ont cité plusieurs fois en exemple de formation les textes élaborés au cours de leur 'cycle de formation'. A ce jour, deux de ces textes sont disponibles (<http://jcml69.over-blog.com/>), le premier sur l'impérialisme (mars 2008) et le second sur la lutte de classe (février 2008). Ces textes, bien que destinés à la 'formation externe' (c'est-à-dire au travail théorique dans la jeunesse prolétarienne) reflètent le niveau des camarades qui les ont écrit, et donc leur niveau acquis en 'formation interne'.

Dans le texte sur l'impérialisme il est dit qu'au 19^{ème} siècle, « le capitalisme était concurrentiel », qu' « à cette époque » « la concurrence était très forte et ceux qui disposaient des techniques les plus modernes étaient avantagés », en opposition avec « le capitalisme de grands monopoles ». Donc aujourd'hui les entreprises monopolistes disposant des techniques les plus modernes ne seraient plus avantagées par rapport à la concurrence ? Pourtant l'exemple du duel entre AMD et Intel dans la fabrication de microprocesseurs montre au contraire que ces techniques de pointe jouent toujours un rôle majeur et déterminent les capacités de production et le niveau des profits : quand Intel grave plus fin sur les wafers de silicium que son concurrent, il produit plus de puces que son concurrent pour un coût équivalent, et peut de ce fait vendre un peu moins cher tout en augmentant ses profits. (Ce n'est pas pour rien si le résultat net d'Intel est supérieur au chiffre d'affaires de son concurrent dont les résultats financiers, eux, sont négatifs...) Et le capitalisme monopoliste a-t-il aboli ou même amoindri la concurrence ? Non, bien au contraire : les monopoles nés de la concurrence n'abolissent pas la concurrence, car la concurrence s'accroît entre les entreprises monopolistes et les entreprises non cartellisées, et quand bien même une branche entière est cartellisée, la concurrence demeure entre les entreprises monopolistes (les ententes ne sont toujours que provisoires et fragiles), à l'intérieur comme en dehors des frontières nationales. Le capitalisme monopoliste n'est pas moins concurrentiel que le capitalisme pré-monopoliste, car la concurrence est une manifestation nécessaire de l'exploitation du travail salarié : sous le capitalisme la consommation des masses travailleuses est toujours trop faible relativement à la production, amenant chaque entreprise à chercher à évincer ses concurrents et à conquérir de nouveaux débouchés. N'est-ce pas également de l'idéalisme évident que d'affirmer que le capitalisme pré-monopoliste « s'accroissait rapidement » parce qu'il était « dirigé par des industriels ambitieux » ? Depuis quand la vitesse d'accroissement du capitalisme dépend-elle de la bonne ou de la mauvaise volonté des capitalistes individuels ? Les capitalistes d'aujourd'hui sont-ils moins ambitieux que leurs ancêtres ? Non ! Ce n'est pas ainsi que l'on peut former les camarades dans l'esprit du matérialisme dialectique !

On nous raconte ensuite une autre fable : au 19^{ème} siècle, bien que « la production augmentait, le niveau de vie moyen des travailleurs baissait ». Ceci n'est-il pas en opposition avec les enseignements fondamentaux de Marx pour lequel le niveau de vie des travailleurs peut augmenter de façon absolue quand le capitalisme est dans une phase ascendante (et nul doute qu'il a réellement augmenté entre le 19^{ème} siècle et la seconde moitié du vingtième siècle dans de nombreux pays impérialistes — ce qui n'empêche pas que la part des salaires relativement au profit puisse baisser, préparant les conditions matérielles des crises économiques).

Plus loin il est affirmé que sous l'impérialisme « la surproduction des marchandises fut mieux maîtrisée ». « Mais à la place, le capitalisme s'est mis à surproduire des capitaux ». Affirmations étranges ! Le capitalisme serait-il capabale, parvenu au stade impérialiste de s'auto-réguler quelque peu (Keynes...) ? Regardons autour de nous les stocks de marchandises s'accumuler dans les magasins et les dépôts, les frais de stockage et de circulation des marchandises enfler ! La surproduction (relative) des marchandises est-elle réellement mieux maîtrisée, ou au contraire le capitalisme est-il contraint d'exporter une part

croissante du produit social (sous forme de marchandises ou de capitaux, peu importe), pour essayer de réaliser leur valeur ou d'exploiter de nouvelles forces de travail ? L'exportation des capitaux n'est-elle pas le résultat de la surproduction relative de marchandises que crée inévitablement le capitalisme, parallèlement au développement toujours plus poussé des forces productives ? Pourquoi investir davantage au sein des métropoles impérialistes (pour produire plus de marchandises), alors que les débouchés y sont extrêmement difficiles à trouver ? : ne vaut-il pas mieux essayer de valoriser ces capitaux et d'exporter ces marchandises ailleurs ?

Une énième fable nous raconte qu'un pays dominé (c'est-à-dire colonial ou semi-colonial) « se trouve contraint de vendre et d'acheter des marchandises au pays devenu impérialiste au prix fixé par celui-ci » et que « le pays dominé vend le plus souvent ses marchandises en dessous de leur coût de production ». (Thèse similaire dans le fond à celle des khrouchtchéviens tiers-mondistes et des altermondialistes). Mais là encore l'idéalisme des camarades de la JCML de Lyon transparait, car aucun capitaliste ni pays capitaliste ne fixe librement le prix des marchandises exportées, d'abord en raison de la concurrence entre les pays impérialistes. Le prix d'une marchandise est avant tout déterminé par la quantité de travail qu'il contient, la concurrence et la loi de l'offre et de la demande se chargeant d'ajuster le niveau de production de tel ou tel type de marchandises sous l'effet de l'évolution du prix des marchandises tantôt en dessous, tantôt au dessus de leur valeur, provoquant un mouvement de flux et de reflux des capitaux dans telle ou telle branche d'industrie... et jetant au passage au chômage les travailleurs des branches d'industrie d'où les capitaux refluent. Si les camarades de la JCML de Lyon avaient lu Marx (au-delà du Manifeste...), il aurait été évident pour eux qu'en moyenne les marchandises sont vendues à leur 'prix naturel', c'est-à-dire à leur valeur, et que la différence de prix des marchandises était déterminée par la quantité de travail social incorporée en elle, la valeur de ce travail possédant une part variable imputable à un certain standard de vie. Ce qui fait que les marchandises fabriquées dans les pays dépendants sont vendues à une valeur inférieure à celles produites dans les pays impérialistes, c'est que dans les pays impérialistes le standard du niveau de vie est supérieur à celui des pays dépendants où la valeur de la force de travail est souvent ramenée à sa valeur physiologique minimale.

De même, le fait de dire que « cet *échange inégal* se maintient essentiellement par la force » est archi-faux. Au contraire, cette inégalité s'entretient d'elle-même pour l'immense majorité des pays semi-coloniaux : de même que le travail salarié reproduit le capitaliste comme capitaliste et l'esclave salarié comme esclave salarié, l'exportation de capitaux et la division internationale du travail reproduisent les pays impérialistes comme pays impérialistes et les pays dépendants comme pays dépendants. Dans le cadre national comme international la différenciation opérée par la concurrence peut amener à faire émerger de nouveaux possesseurs des moyens de production (rarement), mais pour la plupart des pays dépendants, la production marchande ne fait qu'aggraver la relation de dépendance vis-à-vis du Capital étranger, même sans aucun recours aux méthodes agressives du colonialisme. Les cas de Cuba et de la Corée du Nord en sont deux exemples contemporains flagrants. L'emploi de la force est l'exception, et résulte d'ailleurs souvent bien plus la manifestation de rivalités inter-impérialistes, que d'une nécessité de maintenir le développement bancal de l'industrie des pays dépendants. Le malheur des camarades de la JCML de Lyon provient de ce qu'ils se contentent de voir la surface des phénomènes au lieu d'en comprendre l'évolution interne.

Cette méconnaissance des bases de l'économie politique marxiste-léniniste se ressent également dans le texte de formation sur 'la lutte de classe' (qui compte certes moins d'erreurs graves que le précédent). En effet il est affirmé que « Le travail crée un nouveau produit, vendu au delà du prix qu'il a coûté à produire, le capitaliste se garde la différence,

son capital s'accroît et il peut recommencer à une plus large échelle. » Mais la question fondamentale à laquelle il aurait fallu répondre, pour enlever à cet accroissement son caractère 'mystérieux' et donc arracher à la production marchande son caractère fétiche c'est : 'pourquoi le produit du travail est-il vendu à une valeur supérieure à la valeur de la force de travail qui l'a produite ?' Eh bien tout simplement parce que la marchandise force de travail (du fait de la productivité du travail donnée à la force de travail par les outils et le machinisme --- plus ou moins modernes), est capable de produire une somme de richesses supérieure à celle qui est nécessaire à sa simple reproduction (la survie des travailleurs et la perpétuation de l'espèce). C'est cette différence qui est accaparée par le capitaliste et qui constitue le fondement matériel de l'antagonisme entre le Travail et le Capital, car du fait qu'une part du produit du travail des ouvriers est accaparée par une classe d'exploiteurs, l'équilibre entre la production sociale et la consommation des masses travailleuses est nécessairement rompu (cette rupture constitue le fondement matériel de la concurrence). Cette part accaparée par les capitalistes croît de façon parallèle à la hausse de la productivité du travail.

La définition que donnent les camarades de la JCML de Lyon du lumpenprolétariat donne également à réfléchir, car pour eux le 'lumpenprolétariat' ce sont « les exclus, les chômeurs exclus très largement du travail » qui « ne disposent de rien et vivent de la charité ou de l'aide sociale. » Or les chômeurs sont une partie intégrante de l'armée du travail, sa réserve pesant sur le niveau général des salaires ; ils constituent le trop-plein permanent des forces de travail auxquelles la société bourgeoise est incapable de donner un emploi, et qui sont donc effectivement contraints de vivre d'une sorte de charité sociale (payée par les membres actifs de l'armée du travail). Quant au lumpenprolétariat, n'est-il pas plutôt, selon la définition de Marx, constitué par les éléments déclassés du prolétariat, éléments vivant non pas de la charité sociale, mais des trafics en tous genres, de la dépossession par la contrainte non seulement des bourgeois, mais surtout des masses travailleuses ? Pourquoi cet oubli ? (alors que cette question est mise au premier plan par les médias bourgeois). Ces éléments ne donnent-ils pas au contraire un alibi à la bourgeoisie pour renforcer son appareil de répression ? (voir la proposition de tract ci-joint).

Plus loin, on nous dit que « la petite-bourgeoisie à la tête des luttes déguise la lutte des classes : elle fait croire à une 'moyennisation' de la société et donne des illusions aux ouvriers ». N'aurait-il pas fallu au contraire montrer que cette 'moyennisation' (élargissement de la base matérielle, économique et sociale du réformisme) a réellement eu lieu durant une assez longue période (par exemple 1945-1973 en France), puis a stagné (parallèlement à la transformation des pays dépendants en pays ateliers qui a initié un large mouvement de délocalisation de l'industrie manufacturière et d'émiettement de la classe ouvrière) pour aboutir aujourd'hui à une décomposition de cette 'classe moyenne' sous les coups du changement du rapport de forces inter-impérialistes et notamment de l'essor fulgurant de l'impérialisme chinois ?

Voici quelques exemples qui prouvent que ce type de 'textes de formation' (emprunts de dogmatisme, d'idéalisme et ne décrivant les phénomènes que de manière superficielle), ne peut pas convenir (ni en formation interne, ni en formation externe). Ces textes illustrent également mieux que tout la nécessité absolue de posséder une formation fondamentale suffisante avant de prétendre vouloir 'aller aux masses' (qu'il s'agissent du prolétariat en général ou de la jeunesse prolétarienne) et leur apporter des connaissances... que l'on a pas soi-même acquises !

Cette déviation s'exprime évidemment également quand les camarades de la JCML de Lyon traitent de l'actualité, dès que l'examen des apparences ne suffit plus. Pas plus dans l'appréciation du régime castriste que dans celui du nord-coréen ils n'arrivent à dire clairement qu'on y a jamais construit le socialisme. Pourquoi tant d'agnosticisme (ou de

frilosité) ? Pourquoi ne pas s'être appuyés sur un examen matérialiste de ces sociétés bourgeoises-compradore de type semi-coloniales où la soumission à la division internationale du travail (leur soumission aux exigences du Comecon sous l'égide du social-impérialisme soviétique), a fini par restaurer la propriété directe du Capital étranger sur leur économie ? (Cf. numéro 11 de « L'étoile rouge » --- « On a vu : journal d'une jeune nord-coréenne », p. 15 et « Cuba, l'adieu à Fidel », p. 23). Pourquoi toutes ces appréciations agnostiques, idéalistes et anti-matérialistes ? N'est-ce pas imputable justement à l'insuffisant niveau de formation théorique des camarades ? Est-ce de cette façon que nous devons éduquer les éléments avancés de la jeunesse prolétarienne qui s'intéressent au communisme ?

Tout ceci n'est-il pas une illustration **concrète** du danger de la déviation spontanéiste que les communistes révolutionnaires doivent combattre, à l'intérieur comme à l'extérieur, comme un danger aussi redoutable que le réformisme et le social-chauvinisme, s'ils veulent réellement progresser, pour construire une unité idéologique et organisationnelle solide, qui elle seule permettra de conquérir une véritable audience au sein des larges masses d'exploités (jeunes et moins jeunes) ?

Lénine ne recommandait-il pas

« à tous les groupes et cercles d'étudiants, premièrement, de mettre au premier plan de leur activité la diffusion parmi leurs membres d'une conception socialiste du monde achevée et conséquente, l'étude sérieuse du marxisme d'une part, et d'autre part, du populisme russe et de l'opportunisme d'Europe occidentale, qui sont actuellement les principales tendances progressistes qui luttent » et « de se méfier des faux amis de la jeunesse, qui la détournent d'une éducation révolutionnaire sérieuse au moyen d'une phraséologie révolutionnaire ou idéaliste creuse et de récriminations de philistins sur la nocivité et l'inutilité d'une polémique incisive entre les tendances révolutionnaires et oppositionnelles, car ces faux amis ne répandent en fait que le manque de principes et de sérieux dans le travail révolutionnaire ». (Lénine, Textes sur la jeunesse, Edition numérique, p. 29.)

Cette tâche, jugée **FONDAMENTALE** par Lénine alors qu'existait un Parti communiste révolutionnaire le serait-elle moins **aujourd'hui** dans les conditions de l'inexistence d'un tel Parti, dans les conditions du désarroi idéologique et organisationnel du mouvement se réclamant du marxisme-léninisme ?

Les camarades de la JCML de Lyon évoquent les « précieuses lumières sur la relation entre théorie et pratique » apportées par ces textes de Lénine. Soit ! Alors ne pouvons-nous pas remarquer dans ces textes l'insistance de Lénine sur l'importance de la formation théorique, la pratique révolutionnaire devant découler d'une théorie conséquente, et non approximative et floue.

« Efforcez-vous de donner pour but essentiel à votre organisation l'éducation personnelle, la formation de social-démocrates convaincus, fermes et conséquents. Séparez le plus strictement possible ce travail de préparation extrêmement important et nécessaire de l'activité pratique immédiate. » (Lénine, Textes sur la jeunesse, Edition numérique, p. 28.)

Telle est la directive essentielle de Lénine sur le travail des communistes au sein de la jeunesse prolétarienne.* Les camarades de la JCML de Lyon y sont-ils opposés ? Si oui, pour quelle(s) raison(s) ?

Ceci étant dit, il serait important que les camarades du groupe de travail qui ne se sont pas encore exprimés donnent leur point de vue personnel et réagissent aux thèses exposées jusque-là (dans les deux premières communications ainsi que dans les contributions du camarade N.B. (CeL) et des camarades de la JCML de Lyon).

* Il est à remarquer que les camarades des JCML d'Albi et de Mourenx ont 'anticipé' cette conclusion, en débutant un travail de formation interne (en cellules et en individuel) sur des textes fondamentaux du marxisme-léninisme comme « L'Etat et la révolution » et le « Manuel d'économie politique ».

En annexe à cette communication, parce que les amis de la théorie ne sont pas les ennemis de la pratique, voici un exemple possible de tract d'agitation 'généraliste' sur le thème de 'l'insécurité' (à destination des éléments avancés de la jeunesse prolétarienne, susceptibles de s'intéresser au communisme).

Le responsable du groupe de travail, Vincent — vincentgouysse@yahoo.fr